
**Chen Yan, L'Eveil de la Chine, La Tour d'Aigues,
L'Aube, 2002, 315 p., et Zhang Lun, La Vie
intellectuelle en Chine depuis la mort de Mao**

Paris, Fayard, 2003, 286 p.

Chloé Froissart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/165>

ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2003

ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Chloé Froissart, « Chen Yan, L'Eveil de la Chine, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2002, 315 p., et Zhang Lun, La Vie intellectuelle en Chine depuis la mort de Mao », *Perspectives chinoises* [En ligne], 78 | juillet-août 2003, mis en ligne le 02 août 2006, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/165>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Chen Yan, L'Eveil de la Chine, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2002, 315 p., et Zhang Lun, La Vie intellectuelle en Chine depuis la mort de Mao

Paris, Fayard, 2003, 286 p.

Chloé Froissart

- 1 Contre ceux qui pensent que la Chine est muette ou bâillonnée, Chen Yan apporte la preuve dans son essai *L'Eveil de la Chine*, qu'elle est redevenue depuis le dernier quart du XX^e siècle un laboratoire d'idées, qui tout à la fois nourrissent les réformes et en critiquent les orientations, pour tenter de donner un sens à la modernité chinoise. Ce livre n'est pas seulement une histoire intellectuelle de la Chine contemporaine, il est aussi une réflexion sur le fonctionnement et les modalités de transformations du système totalitaire chinois. « Comment une réforme contraire à l'idéologie communiste peut-elle s'installer dans la durée ? », s'interroge l'auteur.
- 2 L'ouvrage comporte deux parties qui s'articulent autour de la crise de 1989 : la première retrace les différentes étapes de la déconstruction de l'idéologie maoïste puis communiste, la seconde fait état de l'extraordinaire diversification des courants de pensée, rendue possible par l'extinction véritable de l'idéologie, de son pouvoir unificateur et uniformisant. La sortie du maoïsme n'a été possible que dans la mesure où le profond désir de réformes que le traumatisme de la Révolution culturelle avait fait naître au sein de la population était partagé dans l'appareil du Parti, et a bénéficié des luttes de pouvoir pour la succession de Mao. Si cette thèse n'est pas nouvelle, elle est ici minutieusement étayée. L'ouvrage met en lumière les tensions entre un Parti en mal de légitimité pour entreprendre ses réformes et qui croit être à même de contenir la renaissance de la société dans des bornes étroites, des intellectuels désireux de participer à la vie politique mais qui s'aliènent autant qu'ils se libèrent dans leur collaboration avec le pouvoir, et des mouvements de revendications qui tour à tour accélèrent et freinent les réformes. Le pouvoir a été dépassé par la réforme qu'il a lui-même lancée : les

intellectuels sont allés beaucoup plus loin dans leurs réflexions qu'il ne l'aurait souhaité et ont investi le système de l'intérieur pour faire renaître un espace public. Le débat relatif au « critère de la vérité », initié par les réformateurs au sein du pouvoir, ouvre la voie de la sécularisation de l'idéologie. Celui sur l'humanisme remet en cause l'éthique communiste. Le mouvement des « nouvelles Lumières » réévalue les valeurs en vue de la modernisation de la nation. Enfin, le débat sur le néo-autoritarisme, qui précède directement la crise de 1989, se place franchement au-dessus des querelles marxistes et a pour thème central la démocratisation du régime. L'auteur nous plonge dans les arcanes de la casuistique d'un pouvoir qui se méfie tout autant qu'il se nourrit des débats pour justifier son entreprise de réforme.

- 3 Dans la seconde partie de son ouvrage, Chen Yan montre que l'enjeu, après 1989, n'est plus de justifier les réformes, désormais acquises dans leur dimension économique, mais de tenter de répondre à la multiplicité des questions qu'elles posent. Le courant nationaliste se présente comme une réaction à la crise identitaire, à la fois culturelle et politique, provoquée par la modernisation. Le néo-conservatisme, tentative pour réconcilier tradition chinoise et modernité occidentale, représente aussi un effort de la part des intellectuels pour tirer les leçons des erreurs passées, en particulier de leur radicalisme, et repenser leur responsabilité dans l'avènement du régime totalitaire et de la crise de 1989. L'auteur, que l'on sent plus adepte de la rupture que de la continuité, souligne les ambiguïtés d'une démarche réformiste et la tentation qui lui est inhérente de justifier le pouvoir en place : la répression de 1989 ne vient-elle pas de souligner l'impossibilité de la réforme politique ? Alors que le pouvoir, de plus en plus cynique, gouverne dans les années 1990 sans projet idéologique clair, ce sont les intellectuels libéraux et néo-gauchistes qui se chargent de réinventer des projets de société en réaction aux inégalités sociales et à la corruption grandissantes. Ces deux courants se répondent et s'opposent sur des questions fondamentales comme la justice sociale, l'égalité et la liberté. L'auteur achève son propos en revenant sur les tentatives courageuses de certains libéraux pour faire émerger une conscience collective et exhumer dans sa vérité et sa complexité une histoire sur laquelle règne encore une interprétation officielle sans appel. C'est cette entreprise cruciale encore à l'état d'ébauche qui permettra de conjurer les tentations passéistes des néogauchistes et aidera les intellectuels en lutte contre le totalitarisme à quitter tout à fait l'épaisseur abstraite des idées pour penser le politique *in situ*, donner véritablement un sens à la modernité chinoise et peut-être même renouer avec l'action politique.
- 4 Comme le souligne Léon Vandermeersch dans sa préface, il fallait être comme l'auteur tout à la fois Chinois et Français pour concilier une connaissance si précise de la production intellectuelle chinoise contemporaine et un recul objectif dont témoigne un souci constant de l'analyse et de la démonstration. Cet ouvrage encyclopédique fera date ; il comble non seulement un vide, mais encore se présente comme un ouvrage de référence pour les étudiants sinologues, comme pour les spécialistes de l'histoire intellectuelle et de la transition des régimes totalitaires. Il réunit des conclusions partagées par des études éparses tout en approfondissant la réflexion¹. A force d'être pédagogique cependant, l'ouvrage se révèle parfois un peu redondant voire labyrinthique. La proposition en conclusion du concept de « totalitarisme conscient » pour qualifier le régime chinois actuel est également quelque peu étonnante (est-ce à dire que le totalitarisme maoïste était inconscient ?), même si l'on comprend ce que l'auteur veut dire. Il fait référence à un phénomène également décrit par Vaclav Havel², où le

totalitarisme dans sa phase finale, vidé de sa substance utopique et idéologique à laquelle ni la population ni les dirigeants ne croient plus, devient un pur instrument de contrôle social permettant au Parti de conserver le pouvoir.

- 5 *La Vie intellectuelle en Chine depuis la mort de Mao* est le fruit d'un doctorat que l'auteur, réfugié en France après la répression du mouvement démocratique de 1989, a soutenu à Paris. Ce livre offre un tableau simple, qu'apprécieront les non spécialistes, des efforts auxquels ont contribué les intellectuels pour réformer le système chinois et de leurs luttes pour relever le défi de la modernité. Après un premier chapitre un peu surprenant qui veut conforter le lecteur occidental non averti dans l'idée qu'il pourrait se faire d'un « pays insaisissable » et un second chapitre consacré à un rappel historique des différentes manières dont les Chinois ont tenté de répondre à l'introduction de la modernité occidentale – des guerres de l'Opium à l'instauration du communisme –, Zhang Lun aborde le véritable sujet de son livre consacré à la sortie du système et de l'idéologie maoïstes dans les années 1980. L'abandon par les réformateurs au sein du pouvoir de l'utopie révolutionnaire et de la théorie de la lutte des classes favorise la montée d'intellectuels « pragmatistes » qui participent directement à l'orientation de la réforme, dont les aspects techniques sont autant sinon plus mis en avant que les enjeux idéologiques. Les débats sur les réformes économiques en particulier sont mieux mis en valeur que dans le livre de Chen Yan, sans doute en raison de la participation directe de l'auteur à ceux-ci. Cette différence d'accentuation est solidaire de la description que fait Zhang Lun de la transformation d'une partie des intellectuels en conseillers techniques du régime qui, souvent au prix de l'abandon de leur sens critique, répondent au besoin qu'a le pouvoir de remplacer les spécialistes décimés pendant le régime maoïste.
- 6 Si le livre offre un bon aperçu de l'ouverture et de la diversification des champs des sciences humaines et sociales – dont l'auteur montre comment elles ont accompagné le retour du pouvoir à « la pratique », c'est-à-dire à la confrontation avec la réalité des situations –, ainsi que des arts et de la littérature, on aurait cependant aimé qu'une place plus importante soit accordée aux débats d'idées, dans leurs enjeux et leurs résonances, leurs contradictions et leurs limites. Le dernier chapitre est consacré à un survol des années 1990 au cours desquelles pourtant, les champs de réflexion se diversifient et se complexifient tandis que les intellectuels s'interrogent plus que jamais sur leur rôle, leur fonction et leurs rapports avec le pouvoir. En quoi par exemple « la naissance du régime communiste puis la Révolution culturelle représentent les points culminants de la vague radicale et gauchiste de la pensée chinoise à l'époque moderne » (p.125) ? La question aurait mérité plus ample analyse.
- 7 Son engagement personnel pousse l'auteur à conclure sur une note optimiste qui met l'accent sur deux parenthèses dissidentes en 1994-1995 et surtout en 1998, cependant bien vite réprimées, et sur « un grand mouvement de la défense des droits » qui embraserait toute la société. S'il est vrai que ce dernier prend de l'ampleur à la fin des années 1990, il ne doit pas faire oublier la profonde dépression dans laquelle fut plongée l'intelligentsia au lendemain de 1989, le cynisme généralisé qui gagna la société et le pouvoir, de même que l'émergence de nouveaux intellectuels idéologues, nationalistes et néo-conservateurs, qui tentèrent de renforcer la légitimité du pouvoir, ébranlée par la répression du mouvement démocratique. Moins détaillé et systématique que l'ouvrage de Chen Yan, ce livre constitue néanmoins une bonne introduction aux problèmes de la réforme et de la modernisation chinoises.

NOTES

1. Victor Sidane, *Le Printemps de Pékin*, Paris, Gallimard, coll. Archives, 1980, sur le mouvement démocratique de l'hiver 1978-1979 ; Jean-Philippe Béja, « Chine, Après les nouvelles cent fleurs un nouveau mouvement antidroitier ? », *Esprit*, n°126, mai 1997, sur la manière dont les intellectuels chinois ont contribué à la sortie de l'idéologie maoïste, et du même auteur « Regards sur les 'salons' chinois », *Revue de sciences politiques*, février 1992, sur la renaissance d'une sphère publique en Chine dans les années 1980 ; Joël Thoraval, « La 'fièvre culturelle' chinoise : de la théorie à la stratégie », *Critique*, n° 507-508, août-septembre 1989, sur un aspect du mouvement des nouvelles Lumières et du même auteur, « Néo-autoritarisme et néo-conservatisme », *Perspectives chinoises*, n°2, avril 1992 ; Chloé Froissart, « La renaissance du libéralisme chinois dans les années 1990 », *Esprit*, n° 280, décembre 2001, sur les débats entre libéraux et néo-gauchistes et du même auteur « Xu Youyu ou comment écrire l'histoire de la Révolution culturelle pour orienter le futur de la Chine », *Perspectives chinoises*, n°68, mai-juin 2002, sur les tentatives pour entreprendre un travail de mémoire et écrire une histoire non officielle de la Révolution culturelle.
2. *Essais politiques*, Paris, Seuil, 1990.